



LA VIE COMME VOCATION

Notes des interventions de Davide Prosperì et de Julián Carrón lors de la journée de début d'année des adultes et des universitaires de CL, à Mediolanum Forum, Assago (Milano), le 29 Septembre 2012.

JULIÁN CARRÓN

« Mais quand il viendra, lui, l'Esprit de vérité, il vous introduira dans la vérité tout entière » (Jn 16, 13). Telle est la promesse de Jésus, que l'Esprit Saint nous conduira à la vérité tout entière. Pourquoi avons-nous besoin de cela ? Parce que la vérité est continuellement menacée d'être réduite, c'est-à-dire menacée par l'idéologie. Même nous, nous courrons sans cesse ce risque de regarder la réalité de cette manière, de nous regarder nous-mêmes ainsi, de nous concevoir, de concevoir l'événement chrétien, de vivre la vocation de cette manière. Ne pas réduire la réalité et ne pas nous réduire consistent en une grâce que nous devons invoquer, mendier à Celui que le Christ nous a indiqué, l'Esprit. Lui seul peut nous conduire à cette autoconscience vraie dont nous avons besoin particulièrement aujourd'hui pour vivre. Commençons donc notre geste par Le mendier.

*Discendi, Santo Spirito (Descends, Esprit Saint)
Il mio volto (Mon visage)*

DAVIDE PROSPERI

Avant tout, je tiens à saluer tous ceux qui sont présents, ici, à Assago, et aussi tous ceux qui sont connectés en Italie et à l'étranger.

Cette année encore, nous avons décidé de nous retrouver ensemble pour ce moment de début d'année. Et déjà en cela, il y a une nouveauté qui se reproduit chaque fois, qui est donnée par la Présence que nous affirmons en nous retrouvant afin de reprendre ensemble le chemin. Le but de ce moment n'est pas tant d'indiquer une parole nouvelle, mais avant tout de s'aider à ne pas perdre le goût du chemin. Il y a une année, également ici, à Assago, Carrón citait une phrase de don Giussani datant de 1995 : « La racine de la question est le facteur constitutif de ce qui est, et le mot le plus important pour indiquer le facteur le plus important de ce qui est, c'est le mot présence. Mais nous, nous ne sommes pas habitués à regarder comme présence une feuille présente, une fleur présente, une personne présente, nous ne sommes pas habitués à fixer comme présentes les choses présentes ». Voilà, nous sommes

ici aujourd'hui pour nous aider à reconnaître cette présence.

Alors, je commence immédiatement par dire que le fait le plus significatif qui nous a été donné de vivre cette année a certainement été l'ouverture de la procédure en vue de la béatification de don Giussani. Je dis « le plus significatif pour nous », comme étant la fine pointe de la conscience de ce qui nous est arrivé en rencontrant le charisme qui lui a été donné. Nous sommes appelés à prendre conscience que ce qui a pénétré la vie de nombreuses personnes, en rencontrant l'expérience du Mouvement, ne nous appartient pas, mais c'est pour toute l'Église et pour le monde entier.

De ce point de vue, une chose m'est apparue plus claire, cette année, c'est justement l'aspect fondamental de la tâche qui est la nôtre en présence du charisme. Il ne s'agit pas de mettre en avant le discours de Giussani et les contenus de sa prédication ; en effet, ce que nous avons vécu manifeste que notre contribution se trouve, avant tout, dans l'expérience que nous vivons et dans le jugement que nous donnons sur ce qui arrive, parce que ce jugement est mis continuellement à l'épreuve, il est mis à nu dans sa vérité par les circonstances que Dieu nous donne de vivre.

Comme don Giussani aimait à le rappeler : « Les circonstances à travers lesquelles Dieu nous fait passer sont un facteur essentiel, et non pas secondaire, de notre vocation et de la mission à laquelle Dieu nous appelle ». (L. Giussani, *L'uomo e il suo destino. In cammino*, Marietti, Genova, 1999, p. 63). À ce sujet, lors des exercices spirituels de la Fraternité, le père Carrón soulignait : « Le Seigneur, toujours présent dans l'histoire, a voulu susciter au milieu du XX^e siècle un charisme comme chemin pour connaître le Christ. Et Il l'a justement suscité dans cette situation culturelle qui est la nôtre aujourd'hui, parce que l'*humus* culturel que les Lumières ont introduit en Europe détermine en grande partie notre manière de vivre la réalité et de vivre la foi ([...] qui réduit la foi à un sentiment, à une dévotion ou à une éthique). C'est pour cela que l'histoire de don Giussani est si significative, parce qu'il a lui-même »

**Les circonstances,
qu'elles soient belles ou laides,
sont autant de modalités
au travers desquelles
le Mystère nous appelle.
Elles ne constituent pas
une arnaque qu'il faut supporter
comme si souvent nous
les interprétons en partant
de notre mesure. Elles ont
un but bien précis
dans le dessein de Dieu.**



Orazio Momi, dit Gentileschi, *Annonciation*, 1622. Basilique de San Siro, Gênes.

» vécu les mêmes circonstances que nous et qu'il a dû affronter les mêmes défis, les mêmes risques. Il a dû lui-même parcourir le chemin ». (J. Carrón, « Ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi », suppl. du numéro de *Traces*, année 13, n° 132, pp. 20-21).

Je comprends qu'il s'agit là de la responsabilité première qui nous est confiée : accepter de faire le même chemin en le prenant au sérieux jusqu'au bout, sans concession. Ainsi, ce qui nous rend certains sur ce chemin, ce n'est pas tant d'avoir compris ce qui nous a été dit (ou pire encore, de penser avoir compris) que d'avoir été pris, saisis, attirés par une expérience de vérité totalisante comme celle qui nous a fascinés lorsque nous avons rencontré cet homme et tout ce qui est né de lui. Comme l'a dit le pape Benoît XVI, il y a quelques semaines, dans une homélie prononcée à ses anciens étudiants réunis à Castel Gandolfo, chacun d'entre nous peut réduire la foi et le christianisme à un discours, comme une vérité que nous croyons posséder, et pour cette raison nous sommes parfois accusés d'intolérance. Le pape disait : Ce n'est pas qu'ils se trompent quand ils parlent ainsi parce que « en effet, personne ne peut détenir la vérité. C'est la vérité qui nous possède, elle est

quelque chose de vivant [une expérience] ! Elle ne nous appartient pas, mais nous sommes saisis par elle. Ce n'est que si nous nous laissons guider et animer par elle, que nous restons en elle, [...] pèlerins de la vérité ». (Benoît XVI, *homélie de la Messe de conclusion de la rencontre avec le "Ratzinger Schülerkreis"*, Castel Gandolfo, 2 septembre 2012).

Regardant a posteriori les contenus de la proposition faite l'an dernier (la journée de début d'année introduisant tout le travail de l'école de communauté jusqu'aux exercices de la Fraternité), nous nous rendons compte que toute cette trajectoire éducative fut d'abord un jugement sur l'expérience faite plutôt que le rappel d'une position à prendre pour l'avenir. Nous avons également vécu de nombreuses circonstances qui nous ont mis à l'épreuve, qui ont mis au défi notre position de départ, notre position originale : ou bien on garde le lien avec le cep de vigne, avec l'ori-

gine de ce qui nous a saisis, ou bien il devient clair que l'alternative est que l'analyse prend le dessus, on devient réactifs ; c'est une tentation irrésistible.

Par exemple, pensons à la crise économique : tous nous l'avons ressentie et nombre d'entre nous en ont été submergés et certains avec des dommages terribles. Pourtant, et justement en partant de notre histoire, nous avons essayé un jugement original avec le document intitulé : « La crise, défi pour un changement » ; et ce jugement fut, je dirais de manière surprenante, un facteur de présence et de rencontre avec de nombreuses personnes qui avaient envie de se mettre à nouveau en marche, et cela n'est pas encore terminé. Mais avant tout, il y a eu un délic qui nous a nous-mêmes mis en mouvement. Devant tout ce qui se passe, nous avons dit que la réalité est positive, non par ingénuité, mais parce que nous voyons de nombreuses personnes parmi nous qui nous témoignent que la réalité, dans la mesure où elle est et comme elle est, est une grande provocation, l'occasion d'un changement, d'une amélioration parce qu'elle est plus grande que nous, et donc une espérance existe. Par conséquent, pour être réalistes, nous ne pouvons pas commencer à réduire ce

qui existe à notre mesure, à ce que nous savions déjà, au point où nous nous sentions à l'abri, mais nous devons accepter de nous ouvrir pour grandir.

Et puis une agression médiatique a explosé et a visé CL en tant que tel, nous l'avons vue surtout dans la presse, elle était motivée avant tout par le débat sur la politique. Et là aussi, nous nous en souvenons bien, la lettre de Carrón, publiée dans *La Repubblica* le 1^{er} mai, a déconcerté tout le monde, à l'intérieur et à l'extérieur du mouvement, parce qu'elle a lancé une provocation au cœur même de la question. Cette année, nous nous sommes souvent répété l'affirmation de don Giussani : « Lorsque [...] l'étau d'une société hostile se resserre autour de nous jusqu'au point de menacer la vivacité de notre expression, et lorsqu'une hégémonie culturelle et sociale tend à pénétrer le cœur, aiguisant les incertitudes déjà naturelles, alors *est venu le temps de la personne* ». (L. Giussani, « È venuto il tempo della persona », a cura di L. Cioni, *Litterae Communio-nis CL*, n. 1, gennaio 1977, p. 11). Dans un contexte de soupçon généralisé, de rancœur, et, disons-le, de mensonge dans lequel nous vivions et respirions, cette lettre publiée justement dans l'un des journaux les plus acharnés dans sa manière de présenter les choses, a ouvert une brèche pour un regard nouveau, pour une possibilité nouvelle de regarder les circonstances qui nous sont données pour la construction d'un bien plus grand. Un jugement vrai n'est pas toujours immédiat, mais c'est certainement un jugement qui fait bouger. « Par conséquent, disait la lettre, nous n'avons pas d'autre lecture des faits que de voir qu'ils constituent un rappel puissant à la purification, à la conversion à Celui qui nous a fascinés. C'est Lui, sa présence, ses coups frappés inlassablement à la porte de notre oubli, de notre distraction, qui réveillent encore plus en nous le désir de Lui appartenir » (J. Carrón, « Carrón : da chi ha sbagliato un'umiliazione per Cl », *la Repubblica*, 1 maggio 2012 – *en français*, cf. « Nous avons beaucoup de chemin à faire », *Revue Traces*, année 13, n° 131, p. 3). Il n'y a aucun jugement au monde qui puisse triompher de l'affirmation de ce que nous sommes : nous sommes à Lui.

Un peu avant Noël, une amie racontait que sa fille de douze ans était revenue de l'école un peu troublée. Il y avait eu la fête de Noël habituelle et elle avait été frappée

par un camarade qui avait perdu son papa. Cette petite a dit : « Maman, je ne sais pas si je pourrais être heureuse en étant à sa place », parce qu'elle voyait qu'il était souvent content et même à la fête, elle l'avait vu content. Alors sa mère, comme le font d'habitude les mamans, a tenté de « limiter les dégâts » en expliquant que la mère de cet enfant était une femme exceptionnelle, que rien ne lui manquait, etc. Mais toutes ces explications, certainement vraies, ne suffisaient pas à sa fille parce qu'elle avait vu une chose plus vraie ; avec sa simplicité d'enfant, elle avait vu plus en profondeur : elle avait été blessée. Le Mystère avait ouvert une brèche et s'était manifesté. Elle avait entrevu dans ce petit garçon une grandeur extraordinaire, inimaginable, elle avait vu qu'il avait un destin (nous sommes faits pour le bonheur) ! Et pour cette raison, elle s'était posé immédiatement une question sur elle-même, elle aussi avait un destin.

Et nous, nous avons fait un Meeting, cet été, pour tenter de dire ce qu'est ce destin : la nature de l'homme, sa consistance, ce pour quoi il se lève chaque matin et se décide à affronter tous les défis qui l'attendent, sa grandeur, c'est le rapport avec l'infini.

En quoi consiste donc notre maturation ? C'est la génération d'un sujet en état d'avoir une consistance au milieu de toutes les vicissitudes de la vie. « Alors, c'est la lutte qui nous tient éveillés et cette lutte est la trame normale de la vie ».

Alors nous pouvons voir que Dieu nous a donné cette année pour nous rendre plus conscients de ce que nous sommes, de l'idéal auquel nous sommes attachés et pour lequel nous vivons. Et cela est devenu clair à travers les circonstances qu'Il nous a données, également à travers celles qui ne sont pas immédiatement désirables.

Justement pour cette raison, nous te demandons en commençant cette nouvelle année : Qu'est-ce que signifie tout ce qui nous est arrivé ? Qu'est-ce qui permet d'apprendre à voir ce qui se trouve dans les circonstances et que, si souvent, nous avons tant de peine à voir ? Cela, nous le sentons avec une urgence particulière parce que, si on ne peut pas reconnaître la vraie consistance des choses, il est très difficile de parcourir le chemin vers l'accomplissement de notre destin humain.

JULIÁN CARRÓN

Je souhaite, tout d'abord, que chacun reprenne ce que Davide vient de dire parce qu'il s'agit d'un témoignage sur ce que signifie « faire un chemin » ; c'est une synthèse du parcours effectué, qui nous aide à inscrire ce chemin, en toute conscience, en toute connaissance de cause, dans notre mémoire de façon à ne pas le perdre. ►►

» Quel rapport y a-t-il – me demande-t-il – entre tout ce qui est arrivé et qui continue d’arriver et l’urgence d’apprendre à voir ce qui se trouve dans les circonstances et que, si souvent, nous avons de la peine à percevoir ? C’est quelque chose qui apparaît particulièrement urgent, parce qu’en effet, si on ne peut pas reconnaître la vraie consistance des choses, il est beaucoup plus difficile de parcourir le chemin vers l’accomplissement de son destin humain.

1. CONSISTANCE ET CIRCONSTANCES

La difficulté à percevoir ce qui se passe dans les circonstances est liée à cette « hégémonie culturelle et sociale qui tend à pénétrer le cœur » (L. Giussani, « È venuto il tempo della persona », op. cit., p. 11) de chacun d’entre nous. Il est frappant de constater que Benoît XVI – il ne cède pas sur ce point –, dans son discours à la conférence épiscopale italienne, ait commencé justement par là, par cette réduction qui n’est pas sans conséquences : « La rationalité scientifique et la culture technique, en effet, non seulement tendent à uniformiser le monde, mais souvent elles outrepassent leurs domaines spécifiques respectifs dans la prétention de délimiter le périmètre des certitudes raisonnables en utilisant uniquement le critère empirique de leurs propres conquêtes. Et ainsi, le pouvoir des capacités humaines finit par se considérer comme la mesure de l’agir [...]. Le patrimoine spirituel et moral dans lequel l’Occident enfonce ses racines et qui constitue sa sève vitale, n’est plus compris aujourd’hui dans sa valeur profonde, au point qu’on n’en saisit plus son instance de vérité. Même une terre féconde risque alors de devenir un désert inhospitalier et le bon grain peut être étouffé, foulé aux pieds et perdu » (Benoît XVI, *Discours à l’assemblée de la conférence épiscopale italienne*, 24 mai 2012).

Mais comment cette réduction de la raison peut-elle être mise au défi ? Elle est mise au défi par la réalité, par les circonstances, comme don Giussani – ayez cela toujours à l’esprit – nous l’a indiqué dans le dixième chapitre du *Sens religieux* : les

questions de la raison se réveillent dans l’impact avec la réalité. Par conséquent, « La vie est cette trame de circonstances qui, en t’assiégeant, te touchent et te provoquent (“provoquer” voilà la racine de la plus belle parole chrétienne sur la vie : “Vocation”) » (L. Giussani, *Certi di alcune grandi cose. 1979-1981*, Bur, Milano, 2007, p. 387).

Il y a de nombreux témoignages à ce sujet, je vous en lis quelques uns :

« Je suis psychologue à l’hôpital où je suis chargée de suivre les grossesses. Une femme et son mari ont cherché pendant longtemps à avoir un enfant et, finalement, en février, la grossesse tant attendue est arrivée. Un mois plus tard, un diagnostic découvre chez la femme une tumeur aux poumons avec des métastases diffuses dans presque tout le corps. Dès le premier contact, on ne lui donne aucune espérance de survie. Avec sa grossesse, on lui conseille une interruption. Avant de la connaître personnellement, je rencontre une obstétricienne qui me dit que l’on cherche à entrer le moins possible dans la chambre de cette femme dont le fardeau à porter est trop lourd. Et un gynécologue me dit : “Je cherche à entrer seulement pour le strict nécessaire parce qu’elle est à un terme déjà avancé”. La première fois que je rencontre cette femme dans la chambre, je lui présente le service offert par l’hôpital, comme je le fais d’habitude, et je me rends compte que je suis embarrassée, je ne reste que très peu



Le Caravage, *La vocation de Pierre et André*, 1603-1606.
Palais d’Hampton Court, Collection royale, Londres.

de temps. À ma visite suivante, je rentre sur la pointe des pieds, je reste seule avec elle qui me parle d'elle, de la douleur aiguë de son corps, de sa difficulté à comprendre comment après un miracle (être enceinte, ce qu'elle désirait tant), elle puisse recevoir une punition (la tumeur avec les métastases). Plus je reste devant elle et moins mon masque professionnel résiste, je ne trouve pas de point d'appui, alors que s'ouvrent en moi les mêmes questions que les siennes, le même cri qui me pousse hors de la chambre. Je commence alors à deviner que ma compétence professionnelle n'a rien à y voir, qu'il y a quelque chose de plus [nous pensions nous en tirer avec notre rationalité scientifique, mais la réalité nous pousse, elle nous défie en réveillant les mêmes questions : il y a quelque chose en plus !]. Cette femme enceinte et malade me remet face à toute mon humanité nécessaire dans mon rôle professionnel ».

La raison de la valeur des circonstances est simple : « Dieu ne fait rien par hasard » (L. Giussani, *Qui e ora. 1984-1985*, Bur, Milano, 2009, p. 446). C'est l'unique lecture vraie du réel, des circonstances. Bien autre chose que les théories du complot (sur lesquelles nous nous arrêtons si souvent et nous finissons par nous lasser) ! Les circonstances, toutes, qu'elles soient belles ou laides, sont autant de modalités au travers desquelles le Mystère nous appelle. Elles ne constituent pas une arnaque qu'il faut supporter comme si souvent nous les interprétons en partant de notre mesure (c'est-à-dire notre rationalisme). Elles ont un but bien précis dans le dessein de Dieu.

Quel est ce but ?

On le comprend bien à partir de la conception de la réalité que don Giussani n'a jamais cessé de vouloir nous communiquer et de nous témoigner. Relisons ce qu'il disait en présence d'un défi bien plus dramatique qu'aujourd'hui, quand, à la suite de Mai 68, le mouvement fut décimé : « Dans la vie de ceux qu'Il appelle, Dieu ne permet pas qu'il arrive quelque chose si ce n'est pour favoriser la maturation de ceux qu'Il a appelés. Cela est valable avant tout pour la vie de la personne, mais c'est également valable, et de manière plus profonde, pour la vie de son Église et donc par analogie pour la vie de chaque communauté. [...] Dieu ne permet jamais qu'il arrive quelque chose si

ce n'est pour notre maturité, pour notre maturation. Bien plus [et voilà le test que Giussani propose pour vérifier si nous sommes devenus plus mûrs], c'est justement à partir de la capacité qu'a chacun d'entre nous, et que chaque réalité ecclésiale (famille, communauté, paroisse, l'Église en général) a de valoriser comme étant un chemin de maturation ce qui apparaît comme une objection, une persécution ou simplement comme une difficulté. C'est la capacité de faire de cela un instrument et un moment de maturation qui démontre la vérité de la foi » (L. Giussani, « La longue marche de la maturité », *Traces* n° 85, mars 2008, p. 1).

En quoi consiste donc notre maturation ? C'est la maturation de notre autoconscience, c'est la génération d'un sujet en état d'avoir une consistance au milieu de toutes les vicissitudes de la vie. Parce que les circonstances conduisent à une lutte : « Alors, c'est la lutte qui nous tient éveillés et cette lutte est la trame normale de la vie : elle nous tient éveillés, c'est-à-dire qu'elle fait mûrir la conscience de ce qui est notre consistance ou notre dignité, qui est un Autre » (L. Giussani, *Certi di alcune grandi cose. 1979-1981*, op. cit., p. 389). Les circonstances nous sont donc données pour que mûrisse en nous la conscience de ce qui est notre consistance, afin que nous prenions vraiment conscience que notre consistance est un Autre.

Et pour bien voir quelle est la modalité avec laquelle nous affrontons habituellement ces défis, il suffit de faire la comparaison avec le chant que nous avons chanté *Il mio volto* (*mon visage*), et que nous nous laissons toucher. Parce qu'il serait quasiment impossible aujourd'hui qu'un tel chant – ces derniers temps, je me suis surpris d'y penser souvent – soit écrit par l'un d'entre nous. « Mon Dieu, je me regarde et voilà que je découvre que je n'ai pas de visage ; je regarde au fond de moi et je vois la nuit sans fin [réfléchissez à ce que nous faisons quand nous voyons l'obscurité sans fin, comment nous l'affrontons, comment nous réagissons, comment nous nous agitons, et puis comparons-nous avec ce que dit le chant]. Uniquement quand je réalise que tu es là, j'entends ma voix comme un écho et je renaiss » (A. Mascagni, « Il mio volto », *Canti*, Coop. Ed. Nuovo Mondo, Milano, 2007, p. 203). Combien de fois, dans l'obscurité, chacun de nous se ►►

En face de chaque circonstance, je suis obligé de décider si je reste à me plaindre ou bien si je la regarde comme la possibilité à travers laquelle le Mystère m'appelle. Le problème n'est pas qu'on nous enlève l'obscurité ; « Notre vrai problème c'est de sortir de notre immaturité ».



Federico Barocci dit Federico le Baroque, *Le Christ et les pêcheurs*, 1580-1583.
Monastère royal de Saint-Laurent-de-l'Escorial, Espagne.

» surprend-il à faire le parcours décrit par ce chant ? Et au contraire, combien de fois, quand surgit l'obscurité nous agitions-nous en cherchant une confirmation en dehors de l'expérience pour essayer de nous agripper à quelque chose ? Imaginez, à l'inverse, qu'à chaque fois que l'on se trouve dans l'obscurité, on fasse ce que dit le chant : regarder jusqu'au bout, ne pas rester à un usage réduit de la raison, regarder jusqu'à reconnaître le Tu qui se trouve au fond de chaque obscurité. Quelle autoconscience de soi pourrait-on acquérir à chaque fois ! Quelle capacité de vivre dans la vérité de soi, sans être constamment déterminé par l'obscurité, sans devoir fuir l'obscurité, parce que l'on a rencontré, là, au fond de l'obscurité, au fond du réel, au fond de soi-même, ce qui nous constitue ! Et quel en est le signe ? Non pas que j'ai d'autres pensées ou d'autres sentiments. Non ! Je le reconnais à partir d'un fait réel : que je renais.

Comme le raconte cette lettre : « Très cher père Julián, la vie en te suivant devient chaque jours plus fascinante. Chaque instant où je prends conscience de ce que je suis et du rapport avec le Seigneur qui, seul, rend ma personne solide et joyeuse devient la possibilité pour cheminer vers mon accomplissement. Je suis une femme au foyer, j'ai trois enfants et je suis une grande aventurière !

Je ne me suis jamais sentie écrasée par la solitude inévitable que m'offre ma vie et par les fatigues d'un travail qui ne s'affiche pas publiquement (du genre changer les couches et préparer les bouillies des enfants). Parce qu'en fin de compte, en faisant vraiment confiance à la vérité de ce que toujours tu nous dis (et que don Giussani nous disait toujours), chaque fois qu'à l'horizon de mon quotidien, se manifeste une sensation d'étouffement ou de mensonge, je pense à toi, je pense à mon moi et à Celui qui est en train de le faire en cet instant, et je découvre immédiatement la relation unique et grande qui me constitue. Et alors, tout retourne à sa juste place et je respire l'air frais de ma liberté, l'air frais de sa présence ! Je veux seulement te remercier parce qu'au cours de ces années, je commence réellement à connaître et à suivre don Giussani. Et pour qu'il n'y ait pas de journée sans que je puisse

me rendre compte que dans chaque circonstance – et oserais-je dire même mon mal, mon péché – et demander qu'elle soit la grande occasion de rendre mon pas sûr et conscient vers mon destin. C'est la grande espérance pour moi, pour mes proches et pour le monde entier ».

Alors vous comprenez pourquoi les circonstances sont une partie essentielle de la vocation : parce qu'elles nous défient, parce que si je n'étais pas parfois dans la nuit la plus noire, je pourrais vivre sans me rendre compte du Mystère, sans avoir besoin de devenir vraiment conscient de quoi je suis fait et du fait que Lui est là ; et ainsi pouvoir renaître. « L'autoconscience est la capacité de réfléchir sur soi jusqu'au bout [ce qui ne signifie pas s'en tenir à une introspection psychologique]. Mais si on réfléchit sur soi jusqu'au fond de manière totalement consciente, on rencontre un Autre, parce qu'en disant "moi" de manière totalement autoconsciente, je me rends compte que je ne me fais pas moi-même » (Raduno di Sacerdoti, 9-16 settembre 1967, La Verna (AR), Archivio CL). Quand est-ce que je me rends compte que je ne me suis pas arrêté à mi-chemin, que je suis parvenu à cet Autre ? Par un raisonnement ? Par sentiment ? Par auto-conviction ? Parce que je renais !

Je me demande : au cours de toute cette période où nous avons été ainsi mis au défi par les circonstances, combien de fois nous est-il arrivé d'être contraints à faire ce parcours jusqu'à renaître à partir de la reconnaissance d'un Tu ? Je vous le confie, j'ai dû le faire une infinité de fois, autrement je vous garantis que je ne serais pas là aujourd'hui. Parce que tu peux être à l'autre bout du monde et recevoir par e-mail le dernier article du journal qui t'attaque lourdement, et là tu n'as pas d'échappatoire. Alors, ou tu te laisses déterminer par le contrecoup de cette attaque, et tu te sens réduit pour le reste de la journée, ou bien tu reprends le parcours, et tu reconnais une fois encore que tu n'es pas ce que disent les journaux, mais que tu es ce lien avec Celui qui te fait. En face de chaque circonstance et de chaque défi qui sont permanents, je suis obligé de décider si je reste à me plaindre ou bien si je la regarde comme la possibilité à travers laquelle le Mystère m'appelle à lui pour le renouvellement de mon autoconscience.

Le problème n'est pas qu'on nous enlève l'obscurité ou qu'on nous épargne certaines attaques ; « Notre vrai problème c'est de sortir de l'immaturité » (L. Giussani, « La longue marche de la maturité », *Traces* n° 85, mars 2008, p. 12), autrement dit de commencer à dire « moi » comme des hommes vraiment conscients de ce qu'ils sont. Pour cette raison, ce temps est le temps de la personne. Parce que notre immaturité n'est pas générée par les autres (comme nous le pensons souvent) ou par les circonstances ou les attaques que nous devons affronter. Ne vous trompez pas : les autres n'ont pas le pouvoir d'engendrer cette immaturité qui est bien la nôtre, ils ne peuvent que la mettre en évidence, ils nous révèlent combien nous sommes inconsistants, ils nous le font découvrir, ils nous font découvrir que très souvent nous sommes davantage déterminés par les circonstances que par l'autoconscience. Alors la question n'est pas de se lamenter au sujet des circonstances – combien de temps perdons-nous dans ces lamentations stériles ! –, mais de sortir de l'immaturité.

Le Seigneur veut nous faire sortir de cette immaturité en engendrant un sujet tellement consistant qu'il peut défier toute obscurité, toute circonstance, tout problème. Sinon, nous ne tiendrions pas dans le réel, nous tenterions de fuir, comme souvent, nous voyons

cela se produire autour de nous : les médecins n'entrent plus dans la chambre des malades parce qu'il y a trop de réalité à affronter. Et nous, pensons-nous pouvoir tenir face à tous les défis sans avoir de la consistance ?

Cela introduit un regard différent sur toutes les circonstances et on comprend quel est le sens de la vie comme vocation. « Vivre la vocation signifie tendre au destin pour lequel la vie est faite. Un tel destin est un Mystère, il ne peut être décrit ou imaginé. Il est fixé par le Mystère lui-même qui nous donne la vie. Vivre la vie comme vocation signifie tendre au Mystère à travers les circonstances par lesquelles le Seigneur nous fait passer en leurs répondant. [...] La vocation, c'est aller vers le destin en embrassant toutes les circonstances par lesquelles le destin nous fait passer » (L. Giussani, *Realtà e giovinezza la sfida*, SEI, Torino, 1995, pp. 49-50) [pas celles que nous choisissons nous-mêmes, comme si nous pouvions en décider, mais toutes].

Que le Seigneur nous fasse cheminer vers le destin à travers les circonstances adverses est quelque chose de mystérieux. La Bible nous le rappelle sans cesse : « Mes chemins ne sont pas vos chemins » (*Is* 55, 8). Lorsque nous y réfléchissons, nous réalisons que, paradoxalement, c'est si bien adapté à la genèse de notre moi que, sans cela, nous nous perdriions dans la banalité la plus absolue, dans la distraction la plus superficielle, dans la réduction la plus terrible. Parce que toutes les circonstances à travers lesquelles le Mystère nous fait cheminer vers le destin sont là pour générer un sujet humain qui a une vigueur telle qu'il peut vivre dans toute situation, en toute contingence. C'est la vérification de la foi, la vérification de l'événement chrétien : le fait que le christianisme est capable de générer un sujet consistant, non pas en dehors du réel, pas dans notre chambre, mais dans la réalité telle qu'elle nous met au défi. Quelle est la vigueur, quelle est la force du moi ? Où se trouve-t-elle ? La force du moi se trouve seulement dans l'autoconscience. Par conséquent toutes les circonstances par lesquelles le Seigneur nous fait passer servent à faire mûrir en nous « l'autoconscience, une perception claire et amoureuse de soi, riche de la conscience de son destin et, par conséquent, capable d'affection vraie pour soi-même, libre de l'aveuglement instinctif de l'amour-propre. Si nous perdons »

Que le Seigneur nous fasse cheminer vers le destin à travers les circonstances adverses est quelque chose de mystérieux. Mais, c'est si bien adapté à la genèse de notre moi que, sans cela, nous nous perdriions dans la banalité la plus absolue.

» cette identité, cela ne nous sert à rien » (L. Giussani, « È venuto il tempo della persona », op. cit., p. 12).

2. LES ÉLÉMENTS DE NOTRE AUTOCONSCIENCE

Ces éléments nous ont été rappelés par le pape dans son Message pour le Meeting de Rimini du mois d'août dernier.

a) La dépendance originelle : « être faits »

« Parler de l'homme et de son désir d'infini signifie avant tout reconnaître sa relation constitutive avec le Créateur. L'homme est une créature de Dieu. [Nous connaissons tous ces phrases, nous les savons tous, moi le premier, mais si nous ne les redécouvrons pas en répondant aux circonstances, elles demeurent dans les tiroirs de nos connaissances inutiles, ensuite, tous, nous sommes balayés par n'importe quelle circonstance. C'est pourquoi, je vous prie (comme je le demande pour moi-même) de ne pas succomber à la tentation de penser que déjà nous le savons. Nous ne le savons pas ! Autrement, nous vivrions avec une intensité que nous rêvons si souvent d'avoir dans notre quotidien]. Aujourd'hui, ce mot – créature – semble presque passé de mode : on préfère penser à l'homme comme à un être accompli en soi et artisan absolu de son propre destin. La considération de l'homme comme créature apparaît "dérangante", car elle implique une référence essentielle à quelque chose d'autre ou plutôt à Quelqu'un d'autre – non géritable par l'homme – qui définit de façon essentielle son identité ; une identité de relation, dont la première donnée est la dépendance originelle et ontologique par rapport à Celui qui nous a voulus et qui nous a créés ». Aucune circonstance ne peut nous enlever cela, aucun pouvoir, aucune attaque, parce que cette dépendance constitue la vérité de ce que nous sommes, plus que nos pensées, que nos sentiments ou nos réactions, ou ceux des autres : ce ne sont pas les autres qui définissent ce que nous sommes : nous sommes cette dépendance originelle, et lorsque cette dépendance originelle n'est

pas consciente, alors nous sommes à la merci de tous. Nous le voyons au travail, dans nos relations, avec nos amis, en lisant le journal, en demeurant seul. « Pourtant – souligne Benoît XVI – cette dépendance, dont l'homme moderne et contemporain tente de s'affranchir, non seulement ne cache pas ou ne diminue pas, mais révèle de façon lumineuse la grandeur et la dignité suprême de l'homme, appelé à la vie pour entrer en rapport avec la Vie elle-même, avec Dieu » (Benoît XVI, *Message au XXXIII^e Meeting pour l'amitié entre les peuples* [à Rimini, 19-25 août 2012], 10 août 2012).

« Et le péché originel », nous demandons-nous souvent ?

Le pape continue : « Le péché originel trouve sa racine ultime précisément dans le fait que nos ancêtres se sont soustraits à cette relation constitutive, ont voulu se mettre à la place de Dieu, en croyant pouvoir se passer de Lui. Même après le péché, toutefois, demeure dans l'homme le désir brûlant de ce dialogue, presque comme une signature marquée par le feu dans son âme et dans sa chair par le Créateur lui-même. [...] "Dieu, c'est toi mon Dieu, je te cherche, mon âme a soif de toi, après toi languit ma chair, terre sèche, altérée, sans eau". [...] Non seulement mon âme, mais chaque fibre de ma chair est faite pour trouver sa paix, sa réalisation en Dieu. Et cette tension est indélébile dans le cœur de l'homme :



El Greco, *Le miracle de Jésus guérissant l'aveugle*, 1570. The Metropolitan Museum of Art, New York.

même lorsqu'il refuse ou nie Dieu, la soif d'infini qui habite l'homme ne disparaît pas. Commence en revanche une recherche effrénée et stérile, de "faux infinis", qui puissent satisfaire au moins pour un temps » (*ibidem*). Nous sommes tellement constitués par ce Mystère qui nous aime, que même nous, avec tout notre mal, nous ne pouvons pas réduire cette soif. Alors, cette soif crie, crie, crie Lui, elle crie qu'il y a quelque chose en moi qui résiste, qui persiste après toutes mes distractions, après tout mon mal, après toutes mes confusions. Dites si la soif ne demeure pas, qui est le signe de quelque chose d'irréductible, un donné : nous sommes faits pour l'infini. C'est notre destin.

Ce donné est le premier élément de notre autoconscience, d'une perception claire et amoureuse de soi. La dépendance originelle constitue la vérité de nous-mêmes : nous sommes le fruit d'un acte d'amour de Dieu. Nous sommes ! Et aucune faute, aucune distraction, aucune circonstance, aucune souffrance ne peut éliminer le fait que j'existe. Et, si je suis là, le Mystère qui me fait est en train de me crier, par le seul fait que j'existe : « Tu es un acte d'amour de ma part. Tu es fait pour Moi maintenant, tu es fait à mon image et ressemblance ». Et c'est là que prend toute sa portée la phrase que nous « connaissons déjà » et qui nous ferait respirer si nous en prenions conscience : « Dieu créa l'homme à son image ; à l'image de Dieu il le créa » (*Gn 1, 27*). Là est le fondement de l'amour pour soi-même, nous dit don Giussani (et nous tant de fois, nous allons mendier les miettes qui tombent de la table de quelque puissant !) : « L'affection pour soi ne peut pas être motivée par *ce qu'on est* ; elle est motivée par *le fait qu'on est*, qu'on existe, c'est la surprise de soi comme don de quelque chose d'autre, comme grâce, comme surprise d'être, comme fait par un autre. Si la première chose que fait Dieu est de t'aimer, quelle est l'imitation la plus immédiate de Dieu ? L'imitation de Dieu, c'est la surprise de s'aimer » (*Memores Domini*, 8 octobre 1983, *pro manuscripto*). « Si quelqu'un ne s'aime pas, s'il n'a pas de tendresse pour soi, il n'imité Dieu en rien ; si on n'imité pas Dieu dans l'amour, on ne peut pas imiter Dieu, parce que la première chose, et fondamentale, par laquelle Dieu se révèle à l'homme qui est fait à son

C'est le temps de la personne, parce que chacun de nous est appelé, à travers des circonstances très particulières, à répondre au Christ qui nous appelle. Et répondre à la situation, c'est impossible si nous ne nous mettons pas en jeu de tout notre être.

image et sa ressemblance, la première ressemblance avec Dieu est de s'aimer. Parce que la première chose que Dieu fait est de t'aimer » (*Memores Domini*, 3 mai 1987, *pro manuscripto*).

Chacun de nous peut faire la comparaison entre la conscience qu'il a de lui-même et ce que dit don Giussani ; non pour se lamenter du fait que nous sommes encore inconsistants, mais pour goûter une promesse, pour redécouvrir la possibilité de ne pas perdre ce que nous disons.

b) L'événement chrétien : « être siens »

Un autre fait s'est produit pour nous, qui constitue le deuxième élément de notre autoconscience et qui répond à une question que nous faisons souvent et que le pape a exprimée ainsi : « N'est-il pas structurellement impossible pour l'homme de vivre à la hauteur de sa nature ? Ce désir d'infini qu'il ressent sans jamais pouvoir l'assouvir pleinement n'est-il pas une condamnation ? Cette interrogation nous conduit directement au cœur du christianisme. En effet, l'infini lui-même, pour devenir une réponse que l'homme puisse [regardez quel verbe il utilise !] expérimenter, a pris une forme finie. Depuis l'Incarnation, à partir du moment où le Verbe s'est fait chair, s'est effacée la distance impossible à combler entre fini et infini : le Dieu éternel et infini a quitté son Ciel et est entré dans le temps, il s'est plongé dans la finitude humaine. Rien alors n'est banal ou insignifiant sur le chemin de la vie et du monde. L'homme est fait pour un Dieu infini qui est devenu chair, qui a revêtu notre humanité pour l'attirer vers les hauteurs de son être divin » (Benoît XVI, *Message au XXXIII^e Meeting pour l'amitié entre les peuples*, op. cit.).

Comment chacun de nous peut-il savoir que c'est effectivement ce qui s'est passé, que ce ne sont pas des paroles dites à tort et à travers ?

Parce que nous aussi, comme Jean et André, nous avons été pris, au point que chacun de nous peut dire : Jamais je n'ai été moi-même comme quand Tu t'es manifesté à moi. Voilà le contenu de l'expérimentation du Christ. Le deuxième élément du contenu de mon autoconscience est donc le Christ qui est survenu dans ma vie, qui m'a fait m'expérimenter moi-même avec une intensité, une grandeur, une plénitude que moi-même ►►



École sicilienne, *Le Christ guérissant une infirme* (art roman). Galerie des Offices, Florence.

» je ne peux pas reproduire malgré toutes mes tentatives. Le contenu de mon autoconscience, du sentiment de moi-même, est que mon moi, c'est Toi, le Christ. Tu es moi, Tu es mon véritable moi. Pour cette raison, on peut synthétiser le contenu de mon autoconscience par les mots de saint Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi » (*Ga 2, 20*). Chacun peut regarder et voir jusqu'à quel point cette autoconscience du Christ domine ses propres journées, ou bien s'il s'agit d'une phrase gravée sur le mur dont nous n'avons aucune expérience d'aucun contenu réel.

Le pape nous rappelle la joie et la gratitude qui envahissaient les premiers chrétiens : « En effet, dans le christianisme des origines il en était ainsi : être libérés des ténèbres et de marcher à tâtons, de l'ignorance – que suis-je ? Pourquoi est-ce que j'existe ? Comment dois-je aller de l'avant ? –, être devenus libre, être dans la lumière, dans la plénitude de la vérité. Telle était la conscience fondamentale. Une gratitude qui rayonnait alentour et qui unissait ainsi les hommes dans l'Église de Jésus Christ » (Benoît XVI, *homélie de la Messe de conclusion de la rencontre avec le "Ratzinger Schülerkreis"*, op. cit.). Nous savons tous combien don Giussani était dominé par cette conscience, au point que cela faisait dire au cardinal Martini : « Ainsi, à chaque fois que vous parlez, vous revenez toujours à ce noyau, ce cœur qu'est l'Incarnation, et – de mille façons différentes – vous le proposez de nouveau » (J. Carrón in *Corriere della Sera*, 4 septembre 2012, p. 5). C'était à chaque fois quelque chose de l'entendre parler !

À ce stade, le pape tire les conséquences : « Alors [après l'Incarnation, le Verbe fait chair] rien n'est plus banal ou insignifiant sur le chemin de la vie et du monde. L'homme est fait pour un Dieu infini qui

est devenu chair, qui a revêtu notre humanité pour l'attirer vers les hauteurs de son être divin ». La manière dont poursuit le pape est stupéfiante. « Nous découvrons ainsi la dimension la plus vraie de l'existence humaine, celle que le serviteur de Dieu Luigi Giussani rappelait continuellement : la vie comme vocation. Chaque chose, chaque relation, chaque joie et chaque difficulté trouvent leur raison ultime dans le fait d'être une occasion de relation avec l'Infini, voix de Dieu qui nous appelle continuellement et nous invite à élever le regard, à découvrir dans notre adhésion à Lui la pleine réalisation de notre humanité » (Benoît XVI, *Message au XXXIII Meeting pour l'amitié entre les peuples*, op. cit.).

Vous comprenez ? Vivre la vie comme vocation, c'est marcher vers le destin à travers toute chose, qui dès lors n'est plus banale et insignifiante, mais offre la possibilité de nous rappeler à l'autoconscience. Les circonstances nous sont données pour réveiller cette autoconscience. Non pas pour que les circonstances puissent nous donner ce que nous avons déjà mentionné (le fait d'exister et le fait que le Christ se manifeste à nous), mais pour que les circonstances nous aident à découvrir charnellement, expérimentalement, ce que veut dire le Christ et ce que veut dire le fait que moi j'existe, parce que le Seigneur nous fait cheminer vers le destin à travers toutes les circonstances qu'il fait survenir. C'est pourquoi : « Nous ne devons pas avoir peur de ce que Dieu nous demande à travers les circonstances de la vie. [...] Le Seigneur [...] rappelle tous à reconnaître l'essence de sa propre nature d'êtres humains : faits pour l'infini » (Benoît XVI, *Message au Meeting*).

Et c'est cela qu'illustre la Révélation, que tout ce qui nous est donné, est donné pour notre maturation, pour grandir dans cette autoconscience. C'est pourquoi c'est le temps de la personne, le temps de chacun d'entre nous, parce que chacun de nous est appelé, à travers des circonstances très particulières, à répondre au Christ qui nous appelle. Et répondre à la situation et à la provocation, c'est impossible si nous ne nous mettons pas en jeu de tout notre être. Parce que, seule la personne peut ne pas succomber à cette situation, justement à cause de la nature du moi. Ce qui est en jeu dans tout cela, c'est la lutte acharnée pour ne pas réduire le moi à tous les facteurs antécédents.

3. LE CHEMIN DE LA CERTITUDE

Saint Paul l'illustre de manière spectaculaire. Lui aussi a vu sa vie marquée par la rencontre avec le Christ, et à un point tel que ce fut un renversement de tout ce qu'il considérait être une valeur : « Car la vraie circoncision, c'est nous qui l'avons reçue, nous qui adorons Dieu selon son Esprit, nous qui mettons notre orgueil dans le Christ Jésus et qui ne plaçons pas notre confiance dans les valeurs charnelles. J'aurais pourtant, moi aussi, des raisons de placer ma confiance dans les valeurs charnelles. Si quelqu'un pense avoir des raisons de le faire, moi, j'en ai bien davantage. J'ai reçu la circoncision quand j'avais huit jours ; je suis de la race d'Israël, de la tribu de Benjamin, Hébreu fils d'Hébreux ; pour la Loi, j'étais un pharisien ; pour l'ardeur jalouse, j'étais un persécuteur de l'Église ; pour la justice que donne la Loi, j'étais irréprochable. Mais tous ces avantages que j'avais, je les ai considérés comme une perte à cause du Christ. Oui, je considère tout cela comme une perte à cause de ce bien qui dépasse tout : la connaissance du Christ Jésus, mon Seigneur. À cause de lui, j'ai tout perdu ; je considère tout comme des balayures, en vue d'un seul avantage, le Christ, en qui Dieu me reconnaîtra comme juste. Cette justice ne vient pas de moi-même – c'est-à-dire de mon obéissance à la loi de Moïse – mais de la foi au Christ : c'est la justice qui vient de Dieu et qui est fondée sur la foi. Il s'agit de connaître le Christ, d'éprouver la puissance de sa résurrection et de communier aux souffrances de sa passion, en reproduisant en moi sa mort, dans l'espoir de parvenir, moi aussi, à ressusciter d'entre les morts » (Ph 3, 3-11).

Mais, même à lui qui avait cette clarté sur le Christ, rien n'a été épargné, rien. Au contraire, il suffit de rappeler les circonstances qu'il a dû affronter : « Cinq fois, j'ai reçu des Juifs les trente-neuf coups de fouet ; trois fois, j'ai subi la bastonnade ; une fois, j'ai été lapidé ; trois fois, j'ai fait naufrage et je suis resté vingt-quatre heures perdu en mer. Souvent à pied sur les routes, avec les dangers des fleuves, les dangers des bandits, les dangers venant des Juifs, les dangers venant des païens, les dangers de la ville, les dangers du désert, les dangers de la mer, les dangers des faux frères. J'ai connu la fatigue et la peine, souvent les nuits sans sommeil, la faim et la soif, les

journées sans manger, le froid et le manque de vêtements, sans compter tout le reste : ma préoccupation quotidienne, le souci de toutes les Églises » (2 Co 11, 24-28). C'est impressionnant ! Mais à travers tout ce que le Seigneur lui a fait subir, qu'est-ce qui a émergé avec plus de force encore dans la conscience de saint Paul ? Que « ce trésor, nous, les Apôtres, nous le portons en nous comme dans des poteries sans valeur ; ainsi, on voit bien que cette puissance extraordinaire ne vient pas de nous, mais de Dieu. À tout moment, nous subissons l'épreuve, mais nous ne sommes pas écrasés ; nous sommes désorientés, mais non pas désemparés ; nous sommes pourchassés, mais non pas abandonnés ; terrassés, mais non pas anéantis. Partout et toujours, nous subissons dans notre corps la mort de Jésus, afin que la vie de Jésus, elle aussi, soit manifestée dans notre corps. En effet, nous, les vivants, nous sommes continuellement livrés à la mort à cause de Jésus, afin que la vie de Jésus, elle aussi, soit manifestée dans notre existence mortelle. Ainsi la mort fait son œuvre en nous, et la vie en vous. L'Écriture dit : *J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé.* Et nous, les Apôtres, animés de

Mais à travers tout ce que le Seigneur lui a fait subir, ce qui a émergé avec le plus de force encore dans la conscience de saint Paul c'est que « ce trésor, nous le portons en nous comme dans des poteries sans valeur ; ainsi, on voit bien que cette puissance extraordinaire ne vient pas de nous, mais de Dieu ».

cette même foi, nous croyons, nous aussi, et c'est pourquoi nous parlons. Car, nous le savons, celui qui a ressuscité le Seigneur Jésus nous ressuscitera, nous aussi, avec Jésus, et il nous placera près de lui avec vous. Et tout ce qui nous arrive, c'est pour vous, afin que la grâce plus abondante, en vous rendant plus nombreux, fasse monter une immense action de grâce pour la gloire de Dieu » (2 Co 4, 7-15).

Tout ce qui lui est donné est pour lui, c'est pour connaître davantage le Christ, la force de sa résurrection, la puissance de Celui auquel lui, Paul, il a confié sa vie ! Voilà une humanité débordante de gratitude, qui naît avec une conscience plus grande encore parce que le Mystère n'a rien épargné à Paul. Ces circonstances qui font partie de la Révélation – les lettres de saint Paul font partie de la Révélation, ce ne sont pas des anecdotes ou des ajouts décoratifs – disent la méthode de Dieu : Dieu ne nous épargne rien de manière à ce que puisse grandir cette gratitude infinie. Dès lors, vivre la vie comme vocation avec cette conscience (que nous portons ce contenu dans des vases d'argile, des poteries sans valeur) est le chemin pour ne pas être aplatis par l'étroitesse et l'opacité de notre conscience, ►►

» de manière à ce que la certitude du Christ puisse devenir nôtre, toujours plus. Toutefois, nous, nous ne mettrions pas en discussion « nos idées » sur le Christ à moins que Lui-même ne défonce constamment notre réduction en nous faisant expérimenter qui Il est.

Le résultat de cette méthode de Dieu, c'est saint Paul qui le décrit : la certitude acquise. « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Il n'a pas refusé son propre Fils, il l'a livré pour nous tous : comment pourrait-il avec lui ne pas nous donner tout ? Qui accusera ceux que Dieu a choisis ? Puisque c'est Dieu qui justifie. Qui pourra condamner ? Puisque Jésus Christ est mort ; plus encore : il est ressuscité, il est à la droite de Dieu, et il intercède pour nous. Qui pourra nous séparer de l'amour du Christ ? La détresse ? L'angoisse ? La persécution ? La faim ? Le dénuement ? Le danger ? Le supplice ? L'Écriture dit en effet : *C'est pour toi qu'on nous massacre sans arrêt, on nous prend pour des moutons d'abattoir*. Oui, en tout cela nous sommes les grands vainqueurs grâce à celui qui nous a aimés. J'en ai la certitude : ni la mort ni la vie, ni les esprits ni les puissances, ni le présent ni l'avenir, ni les astres, ni les cieus, ni les abîmes, ni aucune autre créature, rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est en Jésus Christ notre Seigneur » (Rm 8, 31-39).

Si nous ne sommes pas vainqueurs dans cette situation d'hégémonie culturelle dans laquelle nous sommes appelés à vivre, comment la foi peut-elle être raisonnable ? En quoi serait-il raisonnable de croire au Christ ? Mais au contraire, si justement là, au milieu de tout ce que nous sommes en train de dire, tout ce que nous vivons, tous les défis que nous devons affronter, nous voyons que nous sommes plus que vainqueurs en Lui (non pas à cause de notre mérite, mais parce que le Christ nous a aimés), tout ceci engendre une consistance qui est unique. La persuasion dont parle saint Paul est la certitude de l'autoconscience. Qui ne désire pas au moins un gramme de cette certitude ? Alors, c'est seulement si nous voyons à l'œuvre la contemporanéité du Christ que nous sommes vraiment

victorieux. Être victorieux ne veut pas dire « prendre le pouvoir ». Être victorieux veut dire voir la victoire du Christ, même si nous sommes dépouillés de tout. Être victorieux signifie être débordants de sa présence.

Par conséquent, nous devons décider où nous trouvons la réponse au désir de bonheur que nous découvrons en nous parce que nous sommes faits pour l'infini. Seulement ainsi, nous pouvons collaborer à la mission de l'Église, qui n'est pas, comme l'a rappelé le cardinal Scola dans sa récente lettre pastorale, « un acharnement dans le prosélytisme, mais un témoignage qui laisse transparaître l'attirance exercée par Jésus et le désir passionné que tous soient sauvés » (A. Scola, *Alla scoperta del Dio vicino*, Centro Ambrosiano, Milano, 2012, p. 31).

En présence de témoins comme saint Paul, nous pouvons voir ce que le Christ peut devenir pour nous, de manière à ce que, même dans les circonstances les plus pressantes, le contenu de notre autoconscience nous invite toujours plus au silence, pour que s'impose toujours plus en nous la mémoire du Christ comme la chose la plus précieuse, la plus désirable, à laquelle donner du temps, donner de l'espace et donner notre cœur. Si nous n'avons pas toujours davantage le désir de cette mémoire, si nous ne surprenons pas en nous le désir de ce silence pour faire place à cette mémoire, nous sommes déjà vaincus, parce que nous avons cédé sur le contenu de cette autoconscience et donc nous



Heinrich Hofmann, *Le Christ et le jeune homme riche*, 1889. Riverside Church, New York.

l'avons vidée de ce que nous est arrivé pour la remplir de ce que veut le pouvoir. Car être en silence, c'est vivre cette conscience du Christ, c'est la capacité de penser et d'invoquer le Christ.

Pour cela, pour apprendre à prier, il faut aimer le silence, c'est-à-dire le sentiment profond de soi comme une personne en marche vers un but qui est le mystère du Christ. Le silence doit mûrir, il doit devenir toujours plus mûr et plus grand. Si nous n'arrivons pas à faire de manière différente ce que nous faisons d'habitude, si le silence n'est pas prendre conscience de soi pour remplir notre personne (parfois déjà remplie par toutes les distractions, toutes les préoccupations, toutes les choses à faire), si nous ne donnons pas la place nécessaire pour cette prise de conscience nouvelle de soi, nous serons balayés par tout autre chose. Parce que le silence est cette reprise de conscience de mon rapport avec la grande présence du mystère du Père.

C'est ainsi que nous pouvons, ensuite, affronter le réel avec Lui dans les yeux, dans la conscience. Comme l'aveugle-né. Jésus ne l'a pas guéri pour le sortir ensuite du réel par peur qu'il perde tout ce qui lui a été donné. Non. Jésus le jette dans la mêlée, avec dans les yeux cette Présence qui l'a guéri. Autrement dit : Jésus engendre un moi capable de vivre le réel, comme l'aveugle-né qui a la simplicité de reconnaître qu'avant, il ne voyait pas et que maintenant, il voit. Sa conscience était déterminée par ce qui s'était produit. Avec cette autoconscience, il peut faire face à tous, non parce qu'il est plus puissant, mais par cette simplicité dans l'adhésion à ce qui lui est arrivé. C'est cela la puissance de l'autoconscience – dans le dernier arrivé ! – et tous les sages parmi les Pharisiens n'ont rien pu faire face à un moi qui avait cette autoconscience.

De cette manière, nous pouvons rester face à n'importe quelle circonstance, comme nous l'a témoigné notre chère amie face à la mort dans le dialogue qu'elle a eu avec son mari (qui me l'a écrit) à peine a-t-elle su ce qui lui arrivait : « Elle m'a dit : "Je suis tranquille, je n'ai pas peur, parce qu'il y a Jésus. Et maintenant, je ne suis même plus angoissée ni pour toi, ni pour les enfants, parce que je sais que vous êtes dans les mains d'un Autre". Et moi : "Mais tu n'es pas triste ?". "Non, je ne suis pas triste. Je suis sûre de Jésus, et même, je suis curieuse de ce qui m'arrivera, de ce que le Seigneur est en train de me préparer. Peut-être que je devrais être

Jésus engendre un moi capable de vivre le réel, comme l'aveugle-né qui a la simplicité de reconnaître qu'avant, il ne voyait pas et que maintenant, il voit.

triste, mais je ne le suis pas. Je regrette seulement que ton épreuve soit plus grande que la mienne". "Mais, non, allons". "Certes, le contraire aurait été mieux". Et moi, souriant parce que c'était déjà incroyable d'être réconforté par le miracle que je venais à peine de voir, je lui dis : "C'est tout à fait vrai, surtout pour les enfants". Ce fut sans aucun doute un des plus beaux moments de ces dix-sept années (douze ans de mariage et cinq ans de fiançailles) passées ensemble. Si ce n'est le plus beau ». Avec une telle consistance, on peut tout regarder, jusqu'au seuil du destin.

Nous avons un témoin à qui rien n'a été épargné : don Giussani. « Ma force et mon chant, c'est le Seigneur » (*Ex 15, 2*). « Quand nous disons cela, nous ne le disons pas avec les yeux écarquillés et remplis par la présence des autres ! Mais nous disons ces mots, nous répétons cette phrase avec, dans les yeux, la présence du Christ qui est la vérité de tout ce qu'il y a ici, la vérité ultime de tout ce qui est ici : "En Lui, tout consiste" [...] "Ma force", par conséquent mon arme de bataille, et "mon chant", autrement dit ma douceur qui subsiste dans la bataille, qu'elle dure une heure ou cent jours. En réalité, c'est la bataille de toute la vie. Que dans ma vie je puisse voir Jésus présent ! C'est ce que nous promet notre amitié : une aide pour grandir, pour avancer, pour cheminer dans cette mémoire, mon Dieu ! C'est une promesse qui vaut dans toute bataille – pendant la bataille, dans tout le temps de la vie qui est lutte et effort – pour entrer toujours plus dans ce *Tu* ; parce que le "Tu" est une présence : « Ma force et mon chant, c'est toi ». Voilà que ce *Tu* coïncide avec son visage, avec son nom. Le Nom : c'est une présence dans toute sa force et sa suggestivité, sa puissance et sa douceur ». (L. Giussani, *L'attrattiva Gesù*, Bur, Milano, 1999, pp. 184-185).

C'est ainsi, avec cela dans nos yeux, que nous pouvons nous préparer à commencer, le 11 octobre prochain, dans la grande compagnie de toute l'Église, cette *Année de la foi* que le pape a voulu convoquer « pour redécouvrir et recueillir le don précieux de la foi, pour connaître de manière plus profonde les vérités qui sont la sève de notre vie, pour conduire l'homme d'aujourd'hui, souvent distrait, à une rencontre renouvelée avec le Christ qui est chemin, vérité et vie ». (Benoît XVI, *Discours à l'assemblée de la conférence épiscopale italienne*, op. cit.). **T**